

Pornostalgie

« 3D Sex and Zen : Extreme Ecstasy », le film qui a détrôné « Avatar », sera bientôt sur les écrans. En librairie, le X fait aussi un retour fracassant.

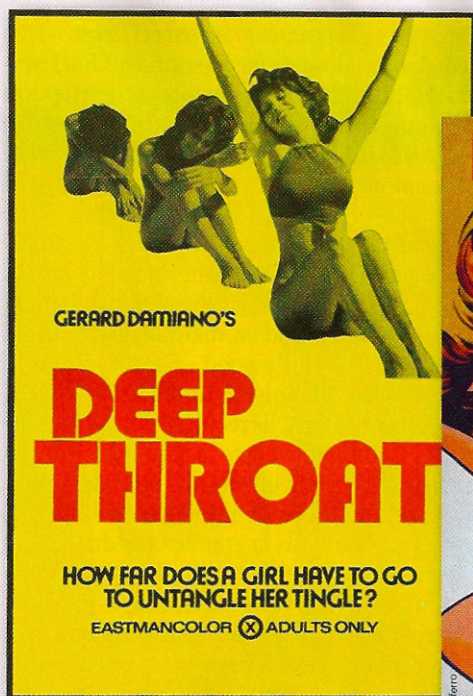
PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Est-ce la nostalgie des années de liberté sexuelle ? Une offensive contre le puritanisme contemporain qui paradoxalement va de pair avec l'obscurité consumériste actuelle ? Le cinéma porno retrouve de la vigueur. En librairie, deux monuments érigés à sa gloire en ressuscitent les très riches heures. D'un côté, « The Other Hollywood », hallucinant montage de témoignages croisés qui débitent sur 800 pages, par ceux qui l'ont fait, le récit du hard américain. De l'autre, le « Dictionnaire des films français pornographiques et érotiques », dirigé par Christophe Bier, ancien assistant de Jean-Pierre Mocky : 1 813 fiches sans images, très précises et d'excellente tenue, rédigées collectivement, qui n'ont rien à envier au « Guide des films » de Jean Tulard ou au travail exhaustif de Raymond Chirat sur le cinéma des années 30. Du sérieux pour un genre souvent piétiné : « *L'argument des pornophobes est que, si on a vu un film porno, on les a tous vus, explique Bier. On offre un objet de référence qui, intellectuellement, réfute cet argument.* »

Les liaisons des intellectuels français avec le sexe ont toujours été étroites. Sans remonter aux romans libertins du XVIII^e siècle, rappelons cette phrase de Paul Eluard écrite à sa femme, Gala : « *Le cinéma obscène, quelle splendeur ! C'est exaltant. Une découverte.* » Souvenons-nous de la fascination exercée sur le monde littéraire par « Histoire d'O », de Pauline Réage, qualifiée en 1954 par André Pieyre de Mandiargues de « *plus grand roman français de l'après-guerre* », des emportements de Sartre pour l'effeuilleuse Rita Cadillac ou du débat suscité par

Double vie. Marilyn Chambers, star du porno-culte, actrice dans « Derrière la porte verte » (1972). Elle tient le premier rôle dans « Rage » (1977), de Cronenberg.





ples confessions de Catherine Millet.

Truffaut du X, Bier n'hésite pas à brandir la notion de politique des auteurs. Il oppose ainsi un John Love et son goût du happening, des personnalités explosives – des « one-shot wonders », femmes issues de la société civile pour qui le porno fut juste une aventure transgressive – à un Claude Pierson, aux scénarios ultralittéraires (« Don Giovanni », « Justine de Sade »). Il évoque la tonalité soixante-huitarde du « Sexe qui parle », compare le porno pompidolien, clinquant, avec le porno d'après la crise, qui réinsère le social au cœur des ébats. Enfin, en bon cinéophile, il hiérarchise : son chouchou hardcore a pour titre « Mes nuits avec... Alice, Pénélope, Arnold, Maud et Richard », opus qui date de 1975. Explication : « C'est l'équivalent de "La grande bouffe" pour le sexe. Quatre femmes se suicident dans la jouissance et la frénésie sexuelle. » Bier y voit le sommet d'un genre, qui a droit à un discours, au même titre que le polar ou le western : « Nous revendiquons une approche mystique, presque janséniste. »

Au fil des titres, dont on peut sourire, cette somme écrit aussi une évolution des représentations de la sexualité, du désir dans la société française. Bier souligne la parenthèse dorée 1974-1975 : « Giscard, fraîchement élu, a mis fin à toute censure. "Gorge profonde" a été montré au marché du film à Cannes en 1973. Jusqu'au classement X en décembre 1975, qui a ghettoisé et pressuré financièrement le porno, on vit dix-huit mois de production débridée et accessible. » Et Bier de citer le cinéma

Gaumont de Lille, le Familia (!), qui, à l'automne 1974, prit pour quinze jours « Les jouisseuses » : « Le film est resté six mois et a été vu par 2,3 millions de spectateurs, soit davantage que "Le sauvage" ou "French Connection 2", sortis en

Incunables. Affiches de films pornos des années 70 qui défrayèrent la chronique. « Deep Throat » (1972) rapporta 150 millions de dollars, « Les jouisseuses » attirera 2,3 millions de spectateurs.

même temps. » Bier se veut aussi archiviste, car depuis la décision prise en 2005 par le Conseil supérieur de l'audiovisuel de proscrire, au nom de la santé publique, les œuvres qui ignorent le préservatif, la plupart de ces films sont interdits à la diffusion : « Après le mépris, il y a l'oubli. » Il entend sauver du purgatoire un patrimoine censuré où l'on tombe, ironie de l'histoire, sur des réalisateurs reconnus. Gérard Krawczyk, Bruno Nuytten, Hervé Palud... Un index très complet permet aussi de relever des noms inattendus parmi ces aventuriers : Pierre Ardit, Nicole Avril, Roland Blanche...

Plan rapproché. Ni Flammarion, ni Denoël, ni les PUF n'ont voulu du projet de ce Pic de La Mirandole du X, réalisé grâce à une souscription de 300 personnes. Bier souligne l'hypocrisie française : « Personne n'en parle, surtout pas les acteurs. » Autre son de cloche avec les Américains dans le colossal « L'autre Hollywood ». Si les Français analysent, les Américains racontent : les ex-stars du porno ont ouvert leurs boîtes à souvenirs. Et si l'on commence en douceur avec les *nudies-cuties*, films de charme des années 50 avec parties de volley-ball obligées, on passe vite aux *loops*, premiers courts-métrages pornos qui circulaient sous le manteau. Arrive la grande époque : 1972, avec « Gorge profonde » (« Deep Throat ») et « The Devil in Miss Jones », inspiré de « Huis clos », de Sartre, et signé Gerard Damiano, surnommé le Scorsese du porno. Chaque star y va de son CV, ainsi Tina Russell : « Comme on avait toujours été à l'aise avec la nudité, de notre côté ou avec nos amis, on s'est dit pourquoi pas ? Alors bon, Bob Wolfé a tourné un loop de dix minutes, durant lequel il a laissé plusieurs fois la caméra tourner toute seule pendant qu'il sortait deux minutes. Chaque fois qu'il revenait, il avait une bière fraîche à la main et il criait : "Allez ■■■



Coup de fouet. « 3D Sex and Zen : Extreme Ecstasy » bientôt en France.

« Les appas de Catherine Jourdan viennent se superposer à des vues d'actualités pour doter la reine d'Angleterre d'une forte poitrine ou pour orner le menton de Nixon d'une barbiche de poils pubiens. »

A propos de « Dehors dedans » d'Alain Fleischer

■■■ *ma jolie, j'arrive pour le plan rapproché.*» Ainsi débute une carrière. Toutes n'ont pas le talent de Linda Lovelace, alias « Gorge profonde ». Souvenir ému de l'acteur, Harry Reems : « C'était une sensation effrayante. Est-ce qu'elle va m'en laisser ressortir vivant ? Damiano en avait les yeux qui lui sortaient de la tête et le cameraman était scié. Tous ceux qui étaient présents avaient conscience d'assister à un moment fort de l'histoire du sexe. »

Cent cinquante millions de dollars de recettes plus tard – le film est vu par tous les VIP américains –, Lovelace, invitée chez Hugh Hefner pour une orgie, s'inscrit sans complexes dans l'histoire du cinéma : « Les autres participants se sont interrompus et ont formé un cercle autour de nous. C'était comme dans un vieux film de Fred Astaire, quand tous les danseurs s'arrêtent

pour se mettre en cercle autour de Fred et Ginger. » Histoire médusante, jalonnée de personnages hors normes : John Holmes, autre star, inspire cette réflexion philosophique : « Il est la preuve vivante que les hommes ne naissent pas égaux. Son sexe est apparu et c'était comme la scène inaugurale de "La guerre des étoiles." »

La Mafia débarque. S'il contribue à la libération sexuelle du pays, le porno fut vite rattrapé par ses démons. Emoustillée par le cash généré par « Gorge profonde », la Mafia prend en main la distribution. Et si les stars du vrai Hollywood – Sammy Davis Jr, Warren Beatty, Jack Nicholson, Tony Curtis – fraient avec leurs consœurs du X, ils reculent devant la coke. On tente de faire de Lovelace la nouvelle Audrey Hepburn, mais, dès 1974, elle tombe pour détention de cocaïne. Des histoires de mineures, d'overdose, l'abattage de la vidéo puis la grande faux du sida enterrent le rêve d'une liberté sexuelle dont ces acteurs ne regrettent rien. Une violente nostalgie parcourt les pages de cette parenthèse *rock and sex* que cet ovni raconte avec un réalisme débridé et estomaquant.

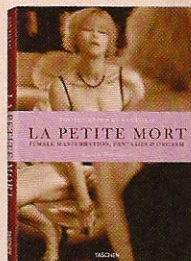
Paradoxalement, voir tous ces films est plus ardu. Il y a trois ans, Wild Side Video a lancé la collection de l'âge d'or du X américain, mais les magasins français refusent leur diffusion : « C'est contraire à notre éthique, nous a-t-on répondu. Nous avons pourtant fait un gros travail éditorial », explique Manuel Chiche, directeur de la collection. On peut donc lire ces bibles du porno, mais voir ces chefs-d'œuvre du X est une autre histoire. La 3D pourrait lui redonner un coup de fouet. On annonce la sortie en France de « 3D Sex and Zen : Extreme Ecstasy ». Ce premier porno en 3D, tourné à Hongkong, interdit en Chine, mais que les tour-opérateurs locaux proposent aux Chinois, a détrôné « Avatar » au box-office. Côté occidental, Tinto Brass a annoncé qu'il allait tourner en 3D un remake de son « Caligula ». Et Larry Flint, tycoon du groupe Hustler, prépare une parodie porno d'« Avatar ». Le X verra-t-il la vie en bleu ? ■

A lire : « The Other Hollywood », de Legs McNeil et Jennifer Osborne, éd. Allia. « Dictionnaire des films français pornographiques et érotiques », dirigé par Christophe Bier, éd. Serious.

La Française Verny du porno chic « Une communauté d'esthètes plutôt que de pervers. »

Depuis 2001, Dian Hanson édite chez Taschen des livres de photographies érotiques – « The Big Penis Book », « The Big Butt Book », « The Big Book of Breasts » (réédité en 3D)... – qui rencontrent un large public.

Un des titres-phares est son essai consacré à Vanessa del Rio, la star latino du porno des années 70. Sa dernière publication, « La petite mort », des images commentées montrant des femmes en pleine jouissance, est



actuellement la meilleure vente sur Amazon. « Le public est assez clair : il aime le sexe et il veut des livres sur le sexe de grande qualité. Si vous avez à aller dans un sex-shop ou sur des sites spécialisés où circule un langage obscène, vous vous sentez coupable, honteux. Les très beaux ouvrages que nous fabriquons permettent à l'acheteur de sentir qu'il fait partie d'une communauté d'esthètes plutôt que de pervers, explique Dian Hanson. Il existe une nostalgie des années 70.

Ceux qui ont grandi à cette époque s'en souviennent avec tendresse. Ceux qui n'en ont pas vécu la liberté sexuelle la considèrent avec envie. On apprécie la spontanéité, l'originalité des premières stars du sexe, qui n'a rien à voir avec les performers d'aujourd'hui et leur glamour artificiel et homogénéisé. » ■